

STUDIA ROMANICA ET LINGUISTICA

Daniel Jacob / Katja Ploog  
(éds.)

Autour de *que* - El entorno de *que*

SRL 37



PETER LANG  
EDITION

STUDIA ROMANICA ET LINGUISTICA

Daniel Jacob / Katja Ploog  
(éds.)

Autour de *que* - El entorno de *que*

SRL 37



PETER LANG  
EDITION

## Introduction – Introducción

Daniel Jacob (Albert-Ludwigs-Universität Freiburg)

Katja Ploog (Université de Franche-Comté à Besançon)

Dans les langues romanes, le morphème *que* nous impressionne par son extraordinaire polyfonctionnalité. Les nombreux volumes publiés autour de *que* au cours des dernières années<sup>1</sup> en détaillent la diversité des emplois, les convergences fonctionnelles (ou non), établissent les origines latines, et questionnent sa catégorisation.

Fréquemment décrit en termes de particule ou de ‘pronom’ relatif ou interrogatif, comme marque d’enchâssement d’un verbe fléchi en dépendance d’un SN, comme ‘complémenteur’ ou ‘conjonction’ d’une proposition à fonction argumentale, régie par un SV, comme conjonctif dans des dispositifs présentatifs, à contraste, et dans diverses constructions à clivage ou comme partie intégrante d’un grand nombre de locutions conjonctives adverbiales.

Dans son ensemble, le comportement de *que*, aussi polyvalent qu’il soit, reste conforme au système général roman qui distingue les conjonctions et les adpositions. Seul dans ses emplois exhortatifs et optatifs – où il est désigné comme ‘morphème exclamatif’ – *que* est susceptible d’intégrer une proposition non tensée. Mais *que* assume d’autres fonctions non subordonnantes, en tant que morphème comparatif, joncteur de subordonnées sériées et dans une fonction d’attribution, où il marque non pas la partie enchâssée mais l’enchâssante ou dans les *que*-phrases notamment en espagnol... –

---

<sup>1</sup> Citons seulement Lefevre & Pierrard *dir.* (2008) ; Le Goffic *ed.* (2002), *ed.* (2007) ; Colombat *dir.* (2003).

Inutile (et impossible) de recenser ici la largeur de l'éventail de constructions qui mettent en scène les diverses fonctionnalités de *que*.

Pour la durée d'un survol, faisons l'hypothèse d'une convergence des emplois de *que*, au départ d'un paradigme indoeuropéen de proformes indéfinies : le présent volume place la diversité interlinguistique au second plan derrière la problématique commune de sa polyfonctionnalité et du grand nombre d'emplois en marge du système, eux aussi fort connus et souvent décrits (et décriés par les Grammaires). Au-delà de la Norme explicite, les usages ne font que démultiplier les difficultés de classement jusqu'à, parfois, semer la confusion entre catégories de subordinées, relative, complétive, ou conjonctive. En somme, les problèmes autour de *que* concentrent les soucis quotidiens du linguiste en quête de catégorisations.

Les questions soulevées par *que* et ses avatars sont d'autant plus nombreuses qu'elles s'articulent différemment selon ce que l'on décide de placer au premier plan : la construction intégrée par *que*, la fonction de l'item au sein de celle-ci ou au regard de l'ensemble superordonné – la phrase, le discours, ou d'une entité intermédiaire formellement plus insaisissable. Ce dernier aspect n'est pas une question de pré-carré ; si l'on reconnaît à *que* comme propriété majeure la capacité de relier entre elles des entités d'ordre propositionnel, la question de l'unité supérieure est au centre même de l'analyse de la fonction d'intégration dévolue à *que*. Puis, comme la notion de *fonction* elle-même est des plus polysémiques, celles de *que* sont étudiées, selon le cadre théorique, sur les plans formel, sémantique ou pragmatique et appréhendées par des mécanismes comme la subordination, l'enchâssement, ou la rection. Si les descriptions de *que* s'affinent au fil des études, les catégories d'analyse auxquelles il est associé s'en trouvent plutôt fragilisées.

### Que, une marque à tout enchâsser ?

Le champ de la relativation dans les langues du monde a été soigneusement labouré ; parmi les travaux majeurs, on retiendra, dans une approche comparative ou universaliste, ceux de Chomsky (1965), Downing (1977, 1978) et Keenan & Comrie (1977), puis Touratier (1980) ou Lehmann (1984) pour une taxonomie générale des types de relativation ; dans une visée panromanique, Schafroth (1993) pour l'approche diachronique et Blanche-Benveniste (1990) pour un classement des morphèmes relatifs ; enfin, le travail de Muller (1996) remplace la question dans le contexte du *schème corrélatif* en indoeuropéen.

Pour la langue française, le travail de documentation le plus étendu reste certainement celui de Damourette & Pichon (1927-1944), pionnier dans la prise en compte des constructions non standard (les relatives *phrasoïde*, *defective*, *pléonastique* et *plébéenne*) ; les travaux de Deulofeu (1981, 1999) et de Gadet (1997) ont été plus particulièrement consacrés à ces constructions. Dans une approche plus formelle, on citera les travaux de Kayne (1975) et Godard (1989), qui cherche à rassembler les différents emplois dans une analyse unique.

Au sein de la relative, dont la fonction globale consiste à véhiculer des informations sur le référent antécédent (s'il y a), le 'pronom' relatif peut prendre en charge maximale trois fonctions :

- celle de subordonnant ou marqueur de proposition enchâssée position de tête,
- celle d'attributif, permettant l'identification de l'antécédent et son association à lui,
- celle d'actant de la subordonnée, ou de représentant syntaxique d'un argument du prédicat régi, dont la position syntaxique dans la proposition est fortement contrainte.

Or, peu de relatifs seulement assument ces trois fonctions à la fois (comme le font *lequel* ou *el cual*). Pour le français et l'espagnol, le 'décumul fonctionnel'<sup>2</sup> entre la subordination syntaxique et la valeur anaphorique dans l'enchâssement nominal est un phénomène connu, précisément en contexte d'un *que* combiné à un pronom personnel dit *résomptif* qui prend en charge la fonction habituellement dévolue au pronom relatif, en établissant la valeur actancielle *in situ* :

- 1) c'est vraiment la seule prof **qu'**on peut **lui** faire confiance (exemple cité par Gadet, présent volume)
- 2) hay otros niños **que** yo **los** veo chiquititos y andan solos po (corpus Ploog SAN06, alfa3\_1)

Le constat majeur dans ces constructions est que le rôle joué par *que* est limité à celui de la connexion. Plus encore, le statut même de relative peut sembler discutable dès lors que ces constructions ne s'en rapprochent que par leur solidarité avec une tête nominale antécédente — ces constructions présenteraient donc des traces du schème corrélatif indoeuropéen (*cf.* les contributions de Muller, Barra et de Gadet dans ce volume).

Si les constructions complétives semblent, de premier abord, moins problématiques que les relatives, puisque la seule fonction de *que* dans

---

<sup>2</sup> Dans la terminologie héritée de Guiraud (1965).

ces constructions est l'enchâssement, là aussi, l'on observe en réalité de nombreuses options de construction supplémentaires à celles reconnus par les standard respectifs.

La contribution de Violeta Demonte & Olga Fernández Soriano, "El *que* citativo, otros *que* de la periferia izquierda oracional y la recomplementación", discute comment les constructions autour de *que* explicitent différents traits attribués au complémenteur dans quatre positions hiérarchiques distinctes. En constatant l'instanciation possible de plusieurs positions à la fois, les auteures notent d'abord une complexité fonctionnelle certaine (et peu reconnue) dans la périphérie gauche en espagnol, pour ensuite expliciter l'articulation des traits de FORCE, TOPIC, FOCUS et FINITUDE. Il en ressort, en particulier, que les constructions autour de *que*, qui réalisent ces traits en général conjointement, peuvent aussi le faire séparément et, surtout, partiellement. Demonte & Fernández Soriano dégagent plusieurs types de *que*, dont certaines des fonctions dépassent en effet le cadre phrasique : les phrases (matrices) introduites par *que* explicitent une modalité relative discours antérieur (FORCE), alors que les cas de "recomplémentation" intègrent des topics disloqués, pour se distinguer ainsi d'un troisième *que*, qui régit le mode verbal (FINITUDE).

La majeure partie des emplois complétifs est relevée effectivement dans un environnement de subordination ; autrement dit, *que* en est la marque par excellence. Mais la subordination ne dépend pas toujours de la présence de *que* : Carmen Ñuñez Lagos étudie la variation discursive "[D]es complétives sans *que* (CSK) et les pseudo-CSK en espagnol", en explicitant les différences pragmatiques observées des constructions verbales qui permettent de les départager en complétives sans *que* et constructions verbales non régies : l'auteure définit les complétives par la double caractéristique de la complémentation du prédicat modal (*rection*) par une construction verbale et du blocage de l'autonomie assertive (*subordination*) de cette construction en proposition régie. Dans ce contexte, *que* garantit la fonction complétive, ce qui soulève le problème de l'interprétation comme complétive des propositions régies qui ne sont pas intégrées par *que*, formellement 'juxtaposées' ; c'est le cas notamment dans des environnements de prédicats de parole qui a fait émerger la notion de *rection faible* (cf. Blanche-Benveniste 1989, 1995a) :

- 3) No lamento la transformación, pues me parece ha sido inevitable.  
(exemple de Ñuñez Lagos, présent volume)
- 4) faut pas croire les élèves i viennent avec des calibres en cours < hein  
/ i viennent tranquille < (exemple de Gadet, présent volume)

La fréquente concordance temporelle et/ou modale laisse penser que ces constructions relèvent bien de la syntaxe dépendante et que les caractéristiques sémantiques et grammaticales du prédicat modal suffisent à marquer un lien de rection, qui peut être exprimé sans *que*. En revanche, les “fausses jumelles” de ces constructions, également élaborées sans *que* mais sans congruence morphosyntaxique, ne témoignent pas d’une relation de rection et sont, à ce titre, des ‘pseudo-CSK’. Les deux constructions étudiées, CSK et pseudo-CSK, trouvent leur intérêt dans la résolution des conflits entre subjectivité et force assertive d’un contenu propositionnel : la mise en retrait du sujet modal dans les CSK peut être interprétée comme une stratégie particulièrement utile dans l’énonciation du *hic et nunc* (présent, 1e personne) et l’absence de rection dégage le locuteur de sa responsabilité à assumer la valeur assertive du contenu propositionnel de la construction verbale.

L’emploi de *que* dans ces contextes est un marquage au sens fort. Or, dans les cas comme le suivant, il n’est justement pas sûr qu’il s’agisse encore d’un mécanisme syntaxique au sens strict :

- 5) mĕnã + lasĕĩidi + nō : / epYidi + lYivaalymeləfə / kE + lYilafɾwa  
 maintenant le singe il dit non / et puis il dit Ø lui (il) va allumer le feu  
 / **que** lui il a froid (corpus Ploog ABJ97, B46Y\_IV.10.40)

Dans ce corpus, l’élaboration par *que* en contexte d’enchâssement de plusieurs unités propositionnelles de discours rapporté est plus fréquente en ouverture du deuxième membre enchâssé que du premier. Le rôle de *que* consiste dans ces cas à marquer un plan *énonciatif* secondaire, ou, plus exactement, son maintien – ce qui s’apparente à une ‘coordination de subordinations’, qui est une élaboration des modalités constructionnelles habituelles de *que* (subordination syntaxique, modalisation) : *que* assume des fonctions ressortant directement des contraintes d’interlocutivité qui consistent à hiérarchiser formellement les différents plans énonciatifs, en réduisant l’assertivité de la proposition ainsi marquée. Cette fonction fait rapprocher ces cas du ‘*que* polivalente’, constructions verbales non régies intégrées par *que*. La contribution de Pedro Gras, “Entre la gramática y el discurso: valores conectivos de *que* inicial átono en español”, détaille la valeur connective de ces emplois entre grammaire et discours, en les étudiant dans quatre types configurations conversationnelles (relativement à leur positionnement dans l’intervention, *i.e.* début, initiative ou réactive, relance). Du point de vue informatif, ces constructions ont une valeur rhématique marquée, en fonctionnant comme commentaire du thème discursif en vigueur – y compris par énumération ou reformulation, avec une intégration

prosodique distincte – ou en amorçant précisément un changement de thème.

Ces observations semblent indiquer par ailleurs le rôle de la structure linéaire pour l'intégration des constructions notamment à l'oral : les énumérations, reformulations, répétitions syntaxiques, avec ou sans changements d'instance énonciative, sont autant de phénomènes susceptibles de menacer la cohésion structurelle, ce à quoi l'intégration permet de pallier de la construction au contexte discursif par *que*.

L'une des constructions les plus 'célèbres' de la modalisation de l'assertivité de la proposition marquée par *que* est certainement la *particule énonciative* en gascon :

6) Qu'at sap mes que non at vòu díser

Il le sait mais ne veut pas le dire (Pusch 2000 :199, ex.17a)

Ici aussi, la valeur de *que* se situe au niveau de l'intégration discursive, ce qui est partiellement occulté par l'absence de contexte à cet exemple, dont l'importance est mise en évidence par l'argumentation de Gras.

Lorsque plus aucun recteur n'est identifiable dans les parages de *que* et qu'il introduit un "ajout discursif en relation sous-spécifiée", François Gadet propose de le qualifier de *ressource discursive* dans sa contribution ("*Que*, une ressource discursive panfrancophone ?"). Car si le premier *que* de l'exemple suivant ressemble au coordonnant-subordonnant décrit ci-dessus dans le cadre du report de parole, le second élabore en outre une connexion logique, dont la signification dans la seconde occurrence est causale :

7) el próximo mes se paga pero antes teníamos la Visa **que** todo se compraba con Visa entonces al mes siguiente era puro pagar la Visa **que** se había gastado el mes (corpus Ploog SAN06, alfa11\_22)

L'on peut se contenter de caractériser ces structures par la réduction des contraintes syntaxiques – ceux de la subordination – et attribuer leur émergence à une activité de construction en direct (*i.e.* à un éventuel changement de projet syntaxique en cours d'élocution) ; or, leur qualification comme solécismes occulte la plus-value constructionnelle offerte par ces structures non standard.

L'objectif de la contribution de Katja Ploog consiste à discuter l'importance du non-standard pour les mécanismes de sédimentation. Les "Ambiguïtés [relevées] autour de *que*" conduisent en effet à poser des questions plus générales au sujet des catégories grammaticales. Les données montrent comment la polyfonctionnalité d'un item conditionne l'ambiguïté et comment l'hétérogénéité du répertoire est mis à profit dans l'élaboration du discours. Ploog dégage, derrière l'élaboration



strictement linéaire du discours, la dimension cachée des parallélismes et autres symétries, stratégies typiques de l'oralité : à l'interprétation, ces géométries laissent place à une incertitude récurrente quand à l'ancrage des enchâssements, qui induisent de nombreuses ambiguïtés interprétatives entre particule relative et conjonction. Mais la contribution illustre aussi que l'ambiguïté est fonctionnelle, sur le plan interne – pour l'élaboration morphosyntaxique – et externe – pour la gestion de la cohésion et de la modalisation.

Pour rendre justice à l'hétérogénéité des élaborations syntaxiques en contexte d'enchâssement 'propositionnel', il convient alors d'envisager celui-ci dans un contexte plus vaste que celui de la phrase, qui forme toujours et encore l'unité d'analyse principal des études syntaxiques.

### Traditions discursives et métadiscursives

Un cas 'phare' des constructions en marge de la grammaire normative est celui du *dequeísmo* : ce phénomène de la variation syntaxique de l'espagnol 'traditionnel' au sens qu'il est, en tant que phénomène non standard, partie intégrante des grammaires standard. Beaucoup d'auteurs<sup>3</sup> ont rapproché le *dequeísmo* de la variabilité inverse, le *queísmo*.

Sánchez Lancis, dans "Gramaticalización y (de)queísmo en español: una aproximación diacrónica" commence par noter que les deux phénomènes montrent un fonctionnement distinct du point de vue de l'émergence structurelle des constructions, selon si elles sont élaborées en dépendance d'un recteur verbal – avec des contraintes spécifiques d'intégration syntaxique pour chaque entrée lexicale – ou d'un recteur nominal. L'élaboration des 'complétives substantives' avec *de* confirme la distinction typologique entre conjonctions et adpositions dans le domaine roman, qui est justement mise à mal par le *queísmo*. Le cas le plus fréquemment rencontré de *dequeísmo* touche les constructions d'objets directs, dont, en premier lieu, les verbes de parole. Notons que dans ces constructions, plusieurs indices montrent que les deux marques se complètent : l'une étant intégrative, l'autre aggrégative (Raible 1992) ; les deux constructions différencieraient dans la prise en charge énonciative (García 1986 ; Cornillie & Delbecque 2008) ; la construction est rendue possible par la une co-articulation des deux positions FORCE (pourvue

---

<sup>3</sup> P.ex. Rabanales (2005) ; Bentivoglio (2001) ; Real Academia Española (2001) ; Garcia (1986).

par *de*) et FIN (par *que*) dans la périphérie gauche (Demonte & Fernández 2005).

D'après Carlos Sánchez Lancis, ce qui rapprocherait avant tout les deux phénomènes de *queísmo* et *dequeísmo* est la grammaticalisation de la préposition *de*, dont la réalisation dans les complétives substantives est une contrainte syntaxique catégorielle en espagnol née du processus de grammaticalisation de la préposition *de* qui finit par n'assumer plus que le rôle de marque syntaxique de subordination dans les cas actuellement désignés comme *dequeísmo*. Mais Sánchez Lancis est confronté à une autre difficulté : celle d'aller à la recherche, dans les corpus historiques, des occurrences de *dequeísmo*, qui ne se distinguent pas, formellement, des constructions transitives indirectes et ce à plus forte raison que les régimes verbaux ont fait l'objet de très fortes variabilités en général. Jusqu'au XVIIIe siècle, la 'variante' en *que* (sans *de*) était privilégiée dans tous les cas de figure.

– Et si le *dequeísmo* était une invention de la Grammaire ? Comme la grammaire est à la fois souveraine pour inclure/exclure des constructions de ses considérations et jouit du quasi-monopole des discours métalinguistiques jusqu'à il y a peu encore, le droit de cité se confond avec le droit d'exister... Comme le note Barra-Jover, la catégorisation des usages par les Grammairiens contribue, bien au-delà de la description contemporaine historiques, à la normativisation des usages :

Chose curieuse, les commentaires de Vaugelas, Corneille et Bouhours [...] ont conditionné le regard des auteurs des descriptions au point de les dispenser d'illustrer la présence des exemples de *pour que* dans des textes classiques [...]. Qui plus est, Spillebout avance, plus ironique que candide, dirais-je, l'idée qu'il s'agit peut-être du seul cas où une prescription normative de ce genre a eu un vrai impact sur la production des auteurs. (Barra-Jover, dans ce volume)

En somme, l'on ne peut être sûr des raisons d'absence ou de sous-représentation de certaines constructions dans les corpus historiques.

Face au constat que la richesse du paradigme conjonctif du latin a été réduite au *que* 'universel' autonome, pour faire émerger ensuite un nouveau paradigme dans un processus d'enrichissement et d'organisation sémantique vers la fin du Moyen Âge, Mario Barra-Jover développe, dans son article "Des contraintes générales romanes sur la construction préposition / adverbe + *que* et les particularités évolutives du français", une approche visant à départager les changements triviaux